

CONSEILS AUX OUVRIERS

III. NÉGLIGENCE—DÉSORDRE PÉCUNIAIRE.

L'ouvrier qui a pris l'habitude d'acheter à crédit court infailliblement à sa ruine ; car, n'étant jamais retenu par le manque d'argent, il dépense sans scrupule le double ou le triple de ce qui est nécessaire, et il sacrifie d'avance à la fantaisie du moment un argent qu'il n'a pas, et que plus tard des besoins véritables réclameront en vain.

Ne contractez donc jamais de dettes, Joseph, et que ces mots : *emprunter, devoir, prendre à crédit*, vous soient, s'il est possible, toujours inconnus.

Si vous aimez la tranquillité et la liberté d'esprit, ne faites pas de dettes, car vous seriez en proie à une continuelle agitation ; si vous aimez l'indépendance, ne faites pas de dettes, car le débiteur devient l'esclave de son créancier ; si vous voulez conserver votre dignité, ne faites pas de dettes, autrement il y aura des gens que vous n'oserez pas regarder en face, des personnes dont vous redouterez la rencontre, des rues où vous n'oserez passer. C'est peut-être une demande de paiement.

Cette demande vous est-elle faite inutilement ; combien vous avez à souffrir ! Si votre créancier vous parle durement, quelle humiliation ! S'il vous menace, quel effroi ! S'il se résigne à vous attendre, s'il se montre obligeant et poli, quels regrets de mettre sa bonté à l'épreuve, et quelle crainte d'en abuser ! Votre conscience s'en inquiète.

Malheureusement elle ne s'en inquiétera peut-être pas toujours. Plus d'un ouvrier nous en fournit la triste preuve.

La première fois qu'il a été obligé de demander un atermoiement, pour le loyer par exemple, ce n'a pas été sans éprouver un vif serrement de cœur ; l'approche de ce désagréable moment lui était pénible, le souvenir lui en était odieux, son sommeil en a été troublé. A la seconde et à la troisième fois il a éprouvé beaucoup moins de souffrance, puis il est devenu comme indifférent. Enfin l'habitude de ces sortes de désagréments l'a rendu insensible. Il ne cherche plus qu'à obtenir des délais ; il devient ingénieux à deviner des prétextes, habile à trouver des expédients, à donner des raisons bonnes ou mauvaises.

Les succès mêmes qu'il obtient l'encouragent à persévérer dans cette funeste voie ; d'une

dettes il passe à une autre ; sa vie tout entière s'écoule dans une succession de ruses, de tergiversations de toute nature.

Pour ne pas se mettre dans une position aussi fâcheuse, que faut-il ? Résister à la première envie qu'on éprouve d'acheter à crédit, et éviter cette première occasion ; on sera fort contre d'autres.

Car ces occasions, ne vous y trompez pas, Joseph, sont assez fréquentes.

Pour un ouvrier honnête, rien n'est malheureusement plus facile que de s'endetter. Le marchand, le fournisseur, témoins de votre laborieuse, sauront bien qu'ils n'ont rien à perdre avec vous, et ils n'ont point à s'inquiéter des embarras dans lesquels vous pourriez vous jeter. Non-seulement ils acquiesceront de bon gré à vos demandes, mais ils iront au-devant de vos désirs, ils tâcheront de les faire naître. "Achetez donc, prenez donc ceci pour vous, faites donc cadeau de cela à votre femme. Vous n'avez point d'argent, dites-vous ; qu'à cela tienne, nous nous ferons un plaisir de vous tendre. Vous payerez à votre loisir." Ces paroles d'ouvriers se laissent prendre à ces paroles gageantes ainsi qu'au sourire de confiance et de bienveillance qui les accompagne ! Ne vaudrait-il pas mieux ajourner son plaisir de six mois d'un an même, que de profiter de cette facilité dangereuse. D'ailleurs, cette complaisance qui a pour vous, croyez-vous que vous ne la payez pas ? Tout se vend chez les marchands, même les délais. Avec un homme de qui vous acceptez cette faveur, vous ne pouvez plus discuter le prix librement. Ce n'est pas à lui que vous pourrez dire : "Si mes offres ne vous conviennent pas, je serai obligé d'aller me pourvoir ailleurs." Vous pourvoir ailleurs ! Vous savez bien que cela ne vous est pas possible ; la détresse vous le défend ; vous vous êtes engagé, un joug, il faut le porter.

Ce que les dettes ont de plus dangereux, c'est que, comme on cherche naturellement à écarter le souvenir, qui est toujours un peu pénible, on ne sait jamais bien au juste où l'on est : en s'occupant de l'une, on perd le souvenir de l'autre ; puis celle-ci vient se rappeler désagréablement à la mémoire. On n'est pas parfaitement sûr du jour pour lequel on a promis de payer, et on croit l'éloigner en le repoussant de sa pensée ; mais il n'en vient pas moins vers le créancier, lui, ne l'oublie pas.

Ce n'est pas seulement sur l'époque que c'est une espèce d'erreur volontaire, la mémoire